

Mère Élisabeth Bruyère, fille de l'Église et femme d'oeuvres

Paul-Émile, s.g.c.

Volume 29, 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007364ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007364ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

0318-6148 (print)

1927-7075 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paul-Émile (1962). Mère Élisabeth Bruyère, fille de l'Église et femme d'oeuvres. *Rapport - Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, 29, 51-58. <https://doi.org/10.7202/1007364ar>

Mère Élisabeth Bruyère fille de l'Église et femme d'œuvres

Le cardinal Rodrigue Villeneuve, archevêque de Québec, écrivait de Mère Élisabeth Bruyère qu'elle fut une de ces femmes modestes, courageuses, toutes remises à Dieu, qui font avec rien des œuvres fécondes¹.

A ce témoignage de haute valeur, ajoutons celui du R.P. Drago, assistant général et visiteur des Oblats de Marie-Immaculée d'Amérique, en 1957. « Votre Mère fondatrice, dont je viens de lire la vie, disait-il aux religieuses de la maison mère des Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa, m'apparaît revêtue des deux caractères qui authentiquent la véritable sainteté chez les fondateurs et fondatrices d'ordres. En premier lieu, une orientation de toute sa vie vers le bien de l'Église particulière où Dieu l'a placée; en second lieu, une insigne dévotion à l'Église universelle dans la personne de son chef suprême, le Pape. C'est dans l'esprit de l'Église qu'elle opère sa sanctification personnelle et qu'elle réalise ses œuvres de bienfaisance. Unie au Corps mystique de l'Église, dans sa grande charité, elle prend tout, elle accepte tout. »

Lorsque Mère Bruyère entre dans l'histoire du diocèse d'Ottawa, le 20 février 1845, elle n'a que vingt-six ans d'âge et ne compte que cinq années de vie religieuse chez les Sœurs Grises de Montréal. C'est par étapes que Dieu l'a formée pour l'œuvre qu'il lui destine, lui laissant le temps de s'assimiler les conditions successives de vie par lesquelles il la fait passer, afin qu'elle donne son plein rendement dans la portion de terre ontarienne où il la transplantera.

Née le 19 mars 1819 dans la riante et vallonneuse campagne de l'Assomption, le bébé, que deux petits frères suivront au berceau, s'épanouit dans un foyer où règne l'aisance. La mort prématurée du père, le capitaine Charles Bruguier², survenue en 1825, laisse sa famille dans l'incertitude d'un morceau de pain pour le lendemain. Il avait, quelques mois auparavant, perdu tout son avoir dans le naufrage de son bateau de traite au large des côtes de Bretagne.

Élisabeth verra sa mère travailler péniblement dans Montréal pour assurer le gîte et le couvert à ses trois enfants. Partagée entre l'école et la maison, la fillette, sans rien perdre de son entrain naturel, se forgera une âme maternelle envers les petits frères dont elle assume la responsabilité lorsque la mère est absente du foyer.

¹ Sœur PAUL-EMILE, s.g.c., *Mère Bruyère et son œuvre*, 1945. Préface.

² L'orthographe populaire « Bruyère » a survécu au nom de « Bruguier » que porte l'extrait de baptême de Mère Élisabeth Bruyère.

La Providence est admirable dans ses voies. On le dit depuis longtemps; on le redira longtemps encore parce que ce sera toujours vrai. Lorsque Elisabeth atteint sa onzième année, un cousin maternel, l'abbé François Caron, curé de Saint-Esprit, paroisse voisine de l'Assomption, l'accueille dans son presbytère. Cohabitent avec lui ses deux sœurs. Angèle et Emélie, cette dernière la future Mère Caron, première associée de Madame Gamelin dans la fondation des Sœurs de la Providence de Montréal. Pendant cinq années consécutives, l'orpheline aura sous les yeux le spectacle de la mansuétude envers les affligés et de la charité envers les pauvres se fusionnant avec une remarquable culture intellectuelle et une grande distinction. Elisabeth est maintenant une jeune fille accomplie.

Instruite au-delà de la moyenne des femmes de son temps, elle devient, à seize ans, institutrice à la petite école du rang : autre apprentissage dont elle verra le pourquoi dans la petite patrie que Dieu lui a marquée. C'est de là que, le 4 juin 1839, elle entre chez les filles de la Bienheureuse Mère d'Youville.

Suivre pendant deux ans les exercices d'un noviciat où constitutions et coutumes ne parlent que de l'admirable fondatrice; se mouvoir dans une ambiance que remplit le souvenir de sa sainteté; être chargée d'une salle de grandes orphelines à qui il faut départir la formation intellectuelle, morale et manuelle; fouler chaque jour les larges dalles de pierre sur lesquelles les pas de la Bienheureuse ont, vingt-cinq ans durant, gravé l'empreinte de la bienfaisance; descendre à la crypte de l'église pour y prier à son tombeau et lui demander son esprit d'universelle charité : tel est l'acquit que Mère Bruyère apporte à Bytown, devenue la capitale canadienne.

Elle ne vient pas seule. La maison de Montréal lui donne pour compagnes : sœur Thibodeau, qui sera le médecin des pauvres; sœur Rodriguez en qui les catholiques irlandais trouveront une compatriote pour instruire leurs enfants; et sœur Saint-Joseph, qui sera le factotum du petit établissement. Les fondatrices ont quitté Montréal avec la bénédiction de M^{sr} Ignace Bourget, qui les place canoniquement sous l'obédience de M^{sr} Remi Gaulin, évêque de Kingston, de qui dépend encore la jeune ville de Bytown. Il les met en garde contre les difficultés qui vont assaillir leur entreprise. « Lorsque tout vous paraîtra désespéré, leur a-t-il dit, c'est alors que vous devez croire plus fermement que Dieu viendra à votre secours. » Comme gage de cette assurance, le prélat les met sous la protection de la Vierge, Mère des Douleurs. Tous les gestes comptent dans une vie.

Un trajet de 115 milles sur la glace de la rivière Ottawa et par les sentiers enneigés de la forêt amène les voyageuses jusqu'à East-Templeton³, où quatre-vingts voitures des notables de la ville se sont portées à leur rencontre. L'air froid répercute le son de la cloche de l'église de Bytown qui carillonne leur arrivée. Une entrée triomphale ! Quoi !

³ East-Templeton est un village québécois situé à 10 milles en aval d'Ottawa sur la rivière du même nom.

Mère Bruyère a raconté avec humour la réception des gens au presbytère, laquelle suivit le chant du *Magnificat* à l'église. « Ce fut plus fatigant que devant le Saint-Sacrement, car il nous a fallu rester debout pendant deux heures pour donner la main aux centaines de personnes qui se présentaient et subir la presse des révérences et des « God bless you ». « Le premier moment d'effervescence passé, ajoute-t-elle, les épines ne manqueront pas de croître dans la nouvelle carrière que nous allons commencer. Que la sainte volonté de Dieu soit faite et non la mienne. »

L'histoire de sa vie affirme bien que, pendant les trente et une années qu'elle dirigea sa famille religieuse, Mère Bruyère ne s'appliquera qu'à faire la volonté de Dieu; s'il arrive qu'elle fasse la sienne, ce sera « comme Dieu l'entend », agissant selon les directives de son évêque en matière de gouvernement et d'œuvres, et selon les avis de son confesseur en matière de conscience. Mère Bruyère s'était livrée à l'obéissance avant son départ de Montréal; elle aura le courage de ne se reprendre jamais, dût-elle parfois marcher sur son propre cœur pour étouffer ses plus chères aspirations.

Qu'était au juste en 1845, ce Bytown « si mal famé » que Benjamin Sulte ne craignait pas de le dire « pire qu'un coin de la Corse », le pays par excellence du brigandage armé dans les eaux méditerranéennes ?

La ville d'Ottawa est aujourd'hui trop connue pour que nous en fassions la description. La topographie n'a pas changé : deux caps dominés par les superbes bâtisses du Parlement canadien; deux puissantes chutes dont l'industrie a harnaché le pouvoir depuis plus d'un siècle; à mi-chemin entre les deux, les écluses d'un canal où ne s'engagent plus que de rares bateaux; l'embouchure de deux rivières ajoute au pittoresque de l'endroit.

A l'époque qui nous occupe, le bassin de l'outaouais se recouvrait au printemps d'immenses trains de bois avec leurs fragiles « cages ». Avant tout et plus que tout, Bytown était un remuant centre de chantiers où passaient les milliers de bûcherons que Philémon Wright et les autres grands seigneurs de la forêt embauchaient pour leurs concessions de la Gatineau et de l'Outaouais supérieur. Ces gens constituaient la population flottante.

En fait de population stable, la jeune ville comptait 6,000 âmes, dont 1,300 Irlandais catholiques et presque autant de Canadiens français. Ces derniers étaient de petites gens venus du Québec qui, par besoin de protection, s'étaient groupés autour de leur clocher dans la basse-ville. La haute-ville était réservée à l'aristocratie militaire et sociale.

Les batailles, voire les rixes sanglantes, sont souvent à l'ordre du jour, surtout sur la place du marché où les bûcherons viennent en trop grand nombre boire leur argent. Et puis, les catholiques ont souvent à se défendre contre les « Shiners », espèce de mécréants venus des provinces nordiques de l'Irlande, qui ont apporté avec eux l'esprit agressif de leurs clans ancestraux.

Même entre catholiques, la paix ne règne pas toujours; les deux races s'affrontent avec acrimonie dans des chicanes de langue ou dans de petites questions de préséance. La situation paroissiale était si difficile que neuf prêtres s'étaient succédé à la cure de 1827 à 1842. Le dernier en date recommandait à M^{sr} Bourget sa « Babylone » outaouaise en lui déclarant qu'il n'y pouvait plus tenir. Le sulpicien Patrick Phelan, qui le remplace, exerce une heureuse influence sur les catholiques des deux langues, braves gens au fond, qui ne demandent qu'à être compris, aimés et soutenus. Son élévation au poste de coadjuteur de M^{sr} Gaulin ouvre la porte de Bytown aux Oblats de Marie-Immaculée, qui occupent la cure le 25 janvier 1844.

Mère Bruyère et ses compagnes n'arrivaient donc pas dans un milieu de tout repos. Sans perdre de temps, elles aident le père Telmon à créer les œuvres paroissiales, car il n'en existe encore aucune. « La grande pitié des catholiques de Bytown, avait-il écrit en demandant des sœurs, ce sont les enfants sans école. » Treize jours seulement après leur arrivée, Mère Bruyère et sœur Rodriguez se partagent cent vingt élèves. Pour école, le hangar que la cure possède au fond de son jardin. Les sœurs, elles, logent dans une maisonnette de 24 pieds par 18. « C'est bien, écrit Mère Bruyère à sa supérieure de Montréal. Avec Dame Pauvreté, Dame Obéissance et le bon Dieu, nous avons tout ce qu'il faut pour faire le bien et nous sanctifier. »

Sœur Thibodeau reçoit en héritage les pauvres à visiter et les malades à soigner à domicile, à même les remèdes apportés de Montréal. Un voisin lui a donné une paire de bottes pour les sentiers boueux de la ville et des environs; trois rues seulement, Rideau, Sparks et Wellington, ont des trottoirs en bois aux approches du pont qui enjambe le canal Rideau en deçà des écluses.

Le 3 mai, dans une maisonnette jumelle du couvent et distante d'une cinquantaine de pieds, s'inaugure avec sept lits, le premier hôpital catholique de Bytown, ancêtre de l'imposant Hôpital Général d'Ottawa. Sept lits dont un est occupé par un jeune Noir de la Jamaïque que les enfants d'école ont baptisé « Boule de neige » et qu'elles empiffrent de sucreries à qui mieux mieux.

Le 30, le père Telmon apporte au couvent une fillette de dix-huit mois, enveloppée dans son manteau. Un protestant de la campagne l'a trouvée au milieu des vaches et des pourceaux. Il l'a remise au Père « exprès pour les sœurs », dont il admire déjà le zèle. Mère d'Youville eût aimé le cadeau. « Je crois que nous pouvons la garder, écrit Mère Bruyère à Montréal, à mesure que nous multiplions nos œuvres, le bon Dieu multiplie les aumônes. » C'est cela la confiance surnaturelle, celle qui défie les entreprises humaines.

Mère Bruyère n'a pas fini d'accepter. On dirait sa charité insatiable dans le bien à accomplir. En juin 1845, c'est l'œuvre des « Sheds » qui se présente. Ces « Sheds » étaient de longues baraques que le gouvernement maintenait au bas de la rue Sussex, en bordure de la rivière Ottawa. Les immigrants pauvres ou malades s'y entassaient pêle-mêle. Mère Bruyère et Sœur Thibodeau pénétrèrent dans ces taudis à la demande

de l'agent d'immigration que la situation désespère. Elles sont, du coup, stupéfiées de l'état de ces pauvres gens. Etendue sur une misérable paillasse, une petite poitrinaire de quatorze ans agonise. Et sa mère de dire aux religieuses : « Hier, un homme est mort à ses côtés. » Ah ! les misères humaines ! Nos fondatrices les trouvèrent à leur porte. De fait, il ne faut pas aller loin de nos jours, non plus, pour en trouver la navrante réalité.

Les sœurs vont aux « Sheds » aussi souvent que le permettent leurs nombreuses occupations, tous les jours même s'il y a des malades en danger de mort. Elles leur portent ou leur font porter de la nourriture et des vêtements. Ces femmes, qui avaient soigné les pauvres dans l'abondance à Montréal, ne craignent pas d'emporter leur linge sale dans leurs bras et de l'aller laver elles-mêmes à la rivière. Le soir, elles raccommodent à la chandelle les haillons de ces gueux de l'exil. « C'était une de nos bonnes joies, dira plus tard la grande Mère Thérèse-de-Jésus, alors petite postulante de quinze ans, de reporter ces effets bien propres à ces pauvres délaissés. » Admettons que cette multiplicité des œuvres n'allait pas sans quelque héroïsme, et il y avait à peine quatre mois que les sœurs étaient dans Bytown.

Année 1847. Deuxième grande œuvre de Mère Bruyère, le soin des pestiférés du typhus. C'est par milliers que les immigrés irlandais arrivent à Bytown par la voie du canal Rideau. Presque tous sont catholiques; un grand nombre portent le germe du typhus à l'état virulent. L'agent des immigrés est pris de panique. Il y a bien le médecin de l'Artillerie, le docteur Van Courtland, homme intelligent et généreux, mais pas de lazaret ni de terrain où construire et pas d'infirmières non plus.

Bytown apprend que la charité de l'Eglise n'est jamais hésitante. Religieux et religieuses sont là pour affronter le danger. Les malades seront soignés. Le père Telmon et son adjoint, le frère Sweeney, vont au plus pressé : la construction d'un hôpital provisoire sur le terrain que Mère Bruyère venait d'acheter pour mettre sa petite communauté chez elle.

Dans leur compassion, les sœurs ont prié pour que la bonne œuvre leur échouât : prière digne d'un saint Charles Borromée, prince de l'Eglise de Milan qui mourut aux soins des pestiférés de sa ville épiscopale en 1584. Elles seront exaucées au-delà de leurs espérances. Pendant plus d'une année, les jours et les nuits les tiennent au chevet de 619 grands malades⁴; elles en arrachent 457 à la mort. Mais la peur de la contagion les a isolées au point qu'elles doivent ensevelir les morts seules, et souvent conduire les cercueils au cimetière aux heures de brunante et parfois de nuit.

Dix-sept sœurs sur vingt et une contractent le typhus; parmi elles, deux petites postulantes de seize ans et des novices qui ne sont guère

⁴ Les archives de la maison mère d'Ottawa conservent le registre complet des pestiférés soignés par les sœurs; les mortalités et les guérisons y sont soigneusement consignées.

plus âgées. Mère Bruyère avait confié la vie de ses filles à la Sainte Vierge; cette bonne Mère les lui conserva toutes.

L'épidémie terminée, des œuvres de secours et de protection surgissent en faveur des veuves et des orphelins. Les sœurs s'occuperont de ces malheureux aussi longtemps que besoin en sera.

A une ville épiscopale, il faut un collège. Monseigneur Guigues y pourvoit dès 1848. Il faut aussi un pensionnat de jeunes filles. Mère Bruyère accepte l'œuvre, qui ouvre ses portes en septembre 1849, ayant comme directeur et aumônier le père Jean-François Allard, devenu dans la suite premier évêque des Caffres, en Afrique du Sud. Educatrice, Mère Bruyère se révéla cinquante ans en avant de son temps, selon l'estimation du fondateur de l'Université d'Ottawa, le père Henri Tabaret.

Mère Bruyère et ses compagnes avaient quitté la communauté de Montréal, liées par la promesse d'être fidèles à la Règle de cette maison. Des œuvres nouvelles, entreprises dans un milieu différent, marquèrent leur vie d'un cachet nouveau. L'autonomie de la petite communauté étant garantie par l'acte de fondation du 12 février 1845, M^{re} Guigues confie au père Aubert, son vicaire général, le soin d'élaborer des constitutions appropriées à la vie et aux œuvres des sœurs. Mère Bruyère tient à ce qu'elles soient imprégnées de l'esprit de Mère d'Youville. Ce fut l'apport des années 1855 et 1856.

Mis au courant de cette importante mesure, le père Jacques Santoni lui écrit de la lointaine île de Corse : « Votre communauté m'apparaît comme une création nouvelle. C'est un rameau, il est vrai, sorti d'un bel arbre, mais un rameau appelé à rendre bien des services à l'Eglise et à opérer un grand bien dans le diocèse de Bytown, destiné lui-même à devenir important. C'est dans les pays nouveaux que l'Eglise est militante. Or, les congrégations religieuses étant une des parties du patrimoine de l'Eglise, il semble qu'elles devraient participer à son activité. »

C'est bien ainsi que Mère Bruyère l'avait entendu dès le début. Avec un sens inné de l'adaptation, elle avait résolument intégré sa personne, ses sœurs et les œuvres dans la pastorale du diocèse d'Ottawa. très étendu à cette époque. Elle ne craint pas d'en dépasser les cadres.

Les œuvres et les fondations s'étaient multipliées à un rythme si accéléré que Mère Bruyère finit par trouver le fardeau du gouvernement trop lourd pour ses épaules. En 1864, elle songe sérieusement à aller finir ses jours dans le calme du cloître du Précieux-Sang de Saint-Hyacinthe, nouvellement fondé par la Mère Catherine-Aurélie. Nosseigneurs Bourget et Guigues lui font comprendre son erreur. « Votre vocation vous a été tracée par Dieu, lui disent-ils. Destinée à donner à l'Eglise une famille religieuse dans le milieu où il vous a conduite, vous devez y rester malgré la lourdeur du fardeau. Quelle que soit l'amertume de votre calice, vous devez le boire jusqu'à la lie. » Mère Bruyère se ressaisit; elle continue à porter sa croix; elle ne la traîne pas.

Lorsqu'elle entre dans son éternité, le 5 avril 1876, 195 professes travaillent dans deux diocèses canadiens : Ottawa et Pembroke; dans deux diocèses américains, Buffalo et Ogdensburg. Quatorze maisons sont affectées à l'enseignement primaire et supérieur, deux au soin des malades, trois aux œuvres de charité et deux à l'apostolat proprement dit chez les Algonquins du Témiskaming et ceux de Maniwaki.

Ce qui semble trancher par-dessus tout dans la vie de Mère Bruyère, c'est, nous l'avons dit au début de cette causerie, son insigne dévotion à l'Eglise. Lectrice assidue des *Mélanges religieux*⁵, et des *Rapports de la Propagation de la Foi*, elle se tient au courant du mouvement catholique mondial. Elle invite les supérieures à renseigner les sœurs sur les épreuves et les consolations, les luttes et les victoires de l'Eglise, « afin qu'elles prient avec plus d'intelligence et de ferveur pour le Saint-Père et la chrétienté ». Le récit des persécutions exercées contre Pie IX la fait pleurer. Elle demande que le chapelet de Règle soit récité aux intentions du Souverain Pontife. Mil huit cent soixante-neuf, le concile œcuménique du Vatican va s'ouvrir. Dans toutes les maisons de l'Institut, la messe du 8 décembre est dite pour en obtenir le succès. Aussi longtemps que durent les séances, les sœurs offrent leurs prières et leurs bonnes œuvres à cette même intention.

Le culte qu'elle professe pour l'Eglise, Mère Bruyère le lègue à ses filles dans la lettre circulaire qu'elle leur adresse trois mois avant sa mort. Rien d'impulsif dans ces pages; tout y est raisonné. L'extrait que nous citerons suffit à lui seul pour montrer combien compréhensif était, chez la fondatrice, le sens qu'elle avait de l'Eglise catholique.

« L'Eglise, vous ne l'ignorez pas, mes chères filles, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ nous enseignant toute la vérité par la bouche de Notre Saint-Père le Pape, de Nosseigneurs les évêques et des prêtres; l'Eglise, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ nous faisant l'application de ses mérites par les sacrements qu'il a institués pour notre sanctification; l'Eglise, selon l'apôtre saint Paul, « c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ « s'immolant chaque jour pour la gloire de Dieu et le salut des pécheurs « dans la personne des justes », et plus particulièrement dans la personne de ceux et celles qui lui sont consacrés par les vœux de religion.

« Les communautés religieuses sont du patrimoine de l'Eglise; d'où il suit, continue-t-elle, que vous devez les aimer toutes d'un amour véritable; non seulement éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait diminuer en vous et dans les autres l'estime qui leur est due, mais encore saisir avec bonheur les occasions de leur être agréables. »

Tout est grand dans l'âme de Mère Bruyère.

Quatre-vingt-six ans se sont écoulés depuis la mort de notre Mère fondatrice. La Révérende Mère Saint-Paul, sa onzième remplaçante, préside aux destinées de la congrégation : 128 maisons disséminées dans 5 archidiocèses, 17 diocèses et 3 vicariats apostoliques, en majorité canadiens; les autres sont américains, africains, japonais ou brésiliens.

⁵ Périodique canadien destiné à renseigner les catholiques sur les activités de l'Eglise.

Plus de 1,800 religieuses professes participent à l'activité de l'Eglise dans 135 écoles, 23 hôpitaux et 22 dispensaires, 7 maisons de charité et 22 fondations strictement missionnaires; nous compterons 25 de ces dernières en juillet prochain.

C'est le frêle rameau de 1845 devenu un grand arbre. Puisse Dieu lui conserver le cœur toujours sain, les branches largement étendues et la tête levée vers le ciel, d'où vient la rosée de la grâce qui fera de chacune des filles de Mère Bruyère une vraie fille de l'Eglise et une véritable femme d'œuvres, pour la gloire de Dieu et l'extension de son règne.

Sœur PAUL-ÉMILE, s.g.c.
Ottawa, Ont.

Ottawa. le 9 juin 1962.